



Histoire de la sonnerie « Aux Morts »

Toute cérémonie à la mémoire des hommes et des femmes tombés dans un conflit armé comporte, en sa phase essentielle de recueillement, une sonnerie exécutée au clairon ou à la trompette quand retentit le commandement : « Aux Morts ». Histoire d'une tradition.

Chacun connaît cette émouvante sonnerie de 3 minutes 50 qui manifeste le signal du recueillement dans les grandes cérémonies mémorielles, tout en servant de prélude à la minute de silence. Elle témoigne d'une pensée reconnaissante à l'égard de tous ceux qui ont donné leur vie pour la France et invite à se souvenir de ceux que les combats et attentats ont handicapés définitivement. Ce que l'on ignore parfois, c'est que cette sonnerie a une histoire. Bien que son utilisation soit postérieure au premier conflit mondial, elle trouve son origine durant la guerre de sécession qui opposa, aux États-Unis d'Amérique, les armées du Nord (Union) à celles du Sud (Confédération) dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. En 1862, l'armée de l'Union affrontait, près de Harrison's Landing en Virginie, celle de la Confédération sudiste. Une nuit, le capitaine Robert Ellicombe, officier de l'Union, entendit les gémissements d'un soldat grièvement blessé. Sans se soucier de son appartenance à l'une ou l'autre armée, il décida, au péril de sa vie, d'aller le chercher afin qu'on lui procure des soins médicaux. En rampant sous les tirs incessants, il parvint à le ramener dans son camp. Arrivé dans ses positions, il s'aperçut que c'était un ennemi. S'éclairant alors d'une lanterne, il constata qu'il était mort et reconnu, oh stupeur ! son propre fils ! Lorsque la guerre éclata, ce dernier, qui étudiait la musique dans le sud, s'était engagé dans l'armée de la Confédération sans le dire à son père. Le lendemain matin, celui-ci, le cœur brisé, demanda à ses supérieurs la permission d'organiser des funérailles militaires en l'honneur de son fils et il requit la par-

ticipation de la musique de l'unité. L'autorisation lui fut accordée. Le capitaine choisit alors un bugle et demanda au musicien chargé de la cérémonie de jouer une suite de notes trouvées sur un morceau de papier dans la poche du jeune soldat. C'est cette poignante mélodie qui, interprétée en France et à l'étranger sous des versions voisines, est à l'origine de la Sonnerie « Aux Morts ». Chez nous, elle ne fut connue qu'après la Première Guerre mondiale lorsque s'est développée la volonté de rendre un hommage national aux combattants morts pour la France. Notamment, à travers la désignation du Soldat inconnu, la flamme éternelle sous l'Arc de Triomphe avec ravivage quotidien et l'érection, partout en France, de monuments aux morts. Dans ce contexte, c'est le général Gouraud, qui, voyageant en Grande-Bretagne et aux États-Unis et ayant entendu de poignantes sonneries au bugle « *Last Post* » « *Taps* »... en hommage aux combattants de ces pays, eut l'idée de s'en inspirer, en faisant composer une telle sonnerie par le commandant Dupont, chef de la musique de la Garde Républicaine. Celle-ci retentit pour la première fois sous l'Arc de Triomphe le 14 juillet 1931, en présence d'André Maginot, ministre de la Guerre. La même année, sa version

à la trompette de cavalerie fut exécutée à Evreux, lors d'un gala d'escrime présidé par le ministre de la Marine et un musicien du 7^e régiment de chasseurs à cheval. L'année suivante, 14 juillet 1932, Paul Boncour, ministre de la Guerre, très ému par la mélodie, proposa qu'elle soit inscrite dans le déroulement des cérémonies commémoratives militaires. À ce titre, comme les monuments et autres lieux de mémoire, elle appartient au patrimoine commémoratif de la nation. ■

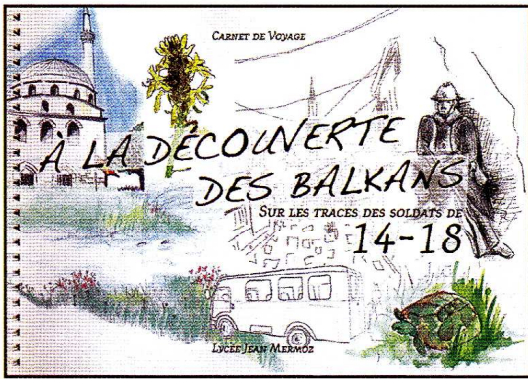
Colonel Monneveu

Poème de la sonnerie « Aux morts »



Le jour est fini
Le soleil est parti
Depuis les lacs
Depuis les collines
Depuis le ciel
Tout est bien
Reposez sans risques
Bonne est la nuit
En s'effaçant, la lumière
Assombrit la vue
Et une étoile,
Pierre précieuse du ciel,
Étincelante et brillante
Depuis l'au-delà
Traverse la nuit
Tombe la nuit
Remerciements et éloges
Depuis nos jours
Au-delà du soleil
Au-delà des étoiles
Au-delà du ciel
Nous cheminons
Cela nous le savons
Bonne est la nuit.

L'histoire de la sonnerie « Aux Morts » nous est parvenue par le biais de l'Amicale des Diables bleus d'Aunis, Saintonge et Sud-Vendée. Et c'est un officier de la Marine royale canadienne, Claude Pépin, qui a traduit les paroles de cette mélodie.



Carnet de voyage réalisé par les lycéens

Sur les traces des poilus de Macédoine

En avril, la médiathèque de Vire (Calvados) présentait une exposition consacrée au voyage organisé au printemps 2012, avec le concours de la DMPA, au cours duquel de jeunes lycéens sont allés sur les traces des soldats français qui ont combattu dans cette région durant la guerre de 14-18.

A la médiathèque de Vire s'est tenue, entre le 20 mars et la fin avril, une exposition constituée d'une vingtaine de panneaux illustrant le travail de recherche mené en commun entre une quinzaine d'élèves du lycée Josip Broz Tito, de la ville de Bitola en Macédoine, et un nombre équivalent d'élèves de première et de terminale du lycée professionnel Jean Mermoz à Vire. Initié par l'académie de Caen en 2008, et mis sur pied par plusieurs professeurs passionnés du lycée de Vire, ce projet franco-macédonien, qui a bénéficié du concours du ministère de la défense (SGA-DMPA), avait pour thème la Première Guerre mondiale en Macédoine et la recherche de ses traces archéologiques. Le but de cette initiative étant de sensibiliser les lycéens de la région à cette part de mémoire parfois oubliée. Ce ne sont pas moins de 300 000 soldats français qui se sont battus sur le front d'Orient, dont 50 000 sont morts.

Les élèves ont également pu se familiariser avec la Macédoine, pays de l'ex-Yougoslavie de plus de deux millions d'habitants, devenu indépendant en 1991 et qui, depuis 2004, s'est porté candidat pour intégrer l'Union européenne. Après un voyage de reconnaissance en 2009, effectué par 15 jeunes Macédoniens à Vire et un voyage en Macédoine de leurs homologues français en 2010, les jeunes Bas-Normands ont, de nouveau, été invités par leurs camarades, entre le 23 avril et le 2 mai 2012. Périple au cours duquel, accompagnés par leurs professeurs, ils sont allés à la recherche des vestiges des combats

dans lesquels ont été engagées les armées françaises, entre 1916 et 1918, dans la région de Bitola, l'ancienne Monastir, non loin de la frontière albanaise. Ainsi, ont-ils pu rapporter des photos de sites qui restent marqués par les affrontements entre les troupes françaises, alliées aux Serbes et aux Italiens, et les armées germano-bulgares. C'est le cas du village de Meglenci, qui se trouve à 15 km au nord de Bitola, où de véritables tranchées et bunkers furent aménagés par les Alliés dans les montagnes, notamment dans des cavernes troglodytes qui servaient d'abris pour les soldats. Particulièrement dure, notamment à cause du climat humide et froid l'hiver, très chaud et sec l'été, la guerre a marqué les mémoires d'une manière indélébile. Au cours de leur périple, les lycéens de Vire ont ainsi noué une amitié avec une paysanne de 75 ans, Maria Nocevska, qui leur a exposé toutes sortes de vestiges : douilles, canons de fusils servant de piquets pour les plantations, grenades qui abondent dans les murets et les talus qui enclosent les parcelles de sa très modeste maison. Ils sont aussi allés à la recherche du site où un aviateur français, Léopold Michel Montoya, a été porté disparu dans le secteur de Monastir, le 5 avril 1918, et qui tomba en vrille après avoir été attaqué par quatre avions ennemis. Ainsi ont-ils, au cours de leurs recherches, rencontré un témoin qui prétend avoir assisté, enfant, au crash de l'avion... De ce parcours, auquel s'ajoute une journée passée à Skopje, la capitale de la Macédoine, le groupe de lycéens a ramené un remarquable carnet

de voyage intitulé *À la découverte des Balkans, sur les traces des soldats de 14-18*, dans lequel les élèves relatent leur expérience si singulière, car pour certains, il s'agissait de leur premier voyage à l'étranger. Ce carnet comporte des photos de la vie quotidienne en Macédoine, des dessins représentant l'architecture locale, ainsi que le cimetière français de Bitola, où reposent 6 262 corps et deux ossuaires de 5 000 à 10 000 corps non identifiés. Le travail des élèves a croisé la démarche mémorielle de Nelly et Gérard Valentin, descendants du soldat Étienne Valentin, et qui, sur le livre d'or du cimetière ont pu exprimer leur émotion d'avoir retrouvé des dessins et des photos de leur aïeul, dessins toujours exposés dans le petit musée du cimetière. « Du haut de la montagne, en parcourant les abris troglodytes pour faire des relevés de terrain, nous avons pu ressentir la souffrance des soldats et leur isolement. Se rendre presque cent ans après, sur le terrain d'affrontements meurtriers, fut intense et marquant pour nous tous ; le devoir de mémoire a pris dès lors tout son sens pour l'ensemble du groupe » écrivent de leur côté Erwan, Romain, Emmanuel et Valérian, en conclusion de leur voyage. Un très bel hommage rendu à ceux qui, voici près d'un siècle, combattaient et souffraient loin de leur patrie. ■

Lycée Jean Mermoz
1, rue Georges Fauvel
14500 Vire
Tél. 02 31 68 10 22

Lycée-mermoz-vire@ac-caen.fr



© SHD

Le 29 octobre 1945, en fin d'après-midi, salle des drapeaux du musée de l'Armée aux Invalides, l'instant est solennel : sous la présidence d'Henri Frenay, ministre des prisonniers, déportés et réfugiés, a lieu le tirage au sort des héros dont les dépouilles reposeront au Mont-Valérien : « Est-ce le hasard ou la volonté de la providence qui a fait sortir des urnes le nom de Berty Albrecht ? Je ne crois pas au hasard. Qui mieux que ma chère et vieille amie pouvait représenter les femmes françaises de la Résistance ? ». Cet aveu à demi-mot en dit long sur l'attachement de Frenay, chef du mouvement Combat, à sa compagne de cœur et de lutte : « Elle a tout donné à la France, son confort, sa liberté, sa famille, et maintenant sa vie » ; et d'ajouter « Je ne l'ai pas vue mourir mais je sais qu'elle est morte bravement, je sais qu'elle n'aura pas faibli et qu'elle aura souri par dessus les gueules hideuses des fusils allemands ». Deux mois après l'arrestation de Berty Albrecht, Aragon, bouleversé, lui rend hommage dans un émouvant poème : « Une Française décapitée à la hache ». La légende de sa mort est née. Qui est cette résistante de la première heure ? Rien ne dispose Berthe Wild, née le 15 février 1893 à Marseille, dans une famille de la grande bourgeoisie protestante, à s'engager dans une destinée héroïque. C'est une femme qui refuse le statut que lui impose son époque. Ma-

Berty Albrecht

Résistante de la première heure et activiste du mouvement Combat, Berty Albrecht s'est donné la mort le 31 mai 1943 à la prison de Fresnes, après avoir été arrêtée par la Gestapo. Dominique Missika, sa biographe, relate l'engagement d'une femme de caractère, grande figure de la Résistance.

riée à un riche banquier de la City de Londres, Frédéric Albrecht, elle mène une vie luxueuse. À l'étroit, elle préfère aux dîners de la haute société londonienne respirer l'air de l'émancipation du côté des féministes anglaises qui militent pour l'égalité des sexes, la contraception et l'avortement. Aussi les Albrecht ne tardent-ils pas à se séparer. En 1931, Berty s'installe avec ses deux enfants à Paris, où elle fréquente les intellectuels et les artistes proches du Parti communiste. Militante infatigable, elle crée, en novembre 1933, une revue ayant pour titre *Le Problème sexuel* dans laquelle elle défend le droit des femmes et préconise le contrôle des naissances. C'est pour être plus proche des travailleuses qu'elle devient surintendante d'usine, dévouée au bien-être des ouvrières. Une avant-gardiste. 1934 est l'année de son coup de foudre pour un jeune saint-cyrien, Henri Frenay, qu'elle rencontre chez des amis. Tout les sépare : il a douze ans de moins qu'elle et provient de la petite bourgeoisie nationaliste catholique, alors qu'elle s'affiche comme une sympathisante de gauche, résolument pacifiste, et protestante. Mais tous deux s'inquiètent de la montée du nazisme.

Après l'armistice, à l'automne 1940, elle est persuadée qu'il faut agir sans tarder. D'abord en aidant des prisonniers évadés à franchir la ligne de démarcation, à Vierzon où elle travaille aux usines Fulmen. Ensuite en dactylographiant, début 1941, les premiers bulletins de propagande du Mouvement de libération nationale (MLN), fondé par Henri Frenay. Elle trouve le premier imprimeur qui accepte de tirer le

journal *Les Petites Ailes* à 2 000 ou 3 000 exemplaires, puis le journal *Vérités*, à partir de septembre 1941. Enfin naît Combat sous l'impulsion de celui qu'elle aime, Henri Frenay. Elle entreprend de créer au sein du mouvement un service social pour venir en aide aux camarades du mouvement emprisonnés et à leurs familles. À 48 ans, elle est, pour lui, à la fois le bras droit, son sergent recruteur, sa secrétaire, sa fidèle conseillère, sa complice intellectuelle.

Arrêtée en avril 1942, Vichy l'interne en mai, à Vals-les-Bains. Transférée à la prison Saint Joseph à Lyon après une grève de la faim, elle simule la folie et est internée à l'asile du Vinatier, dont elle s'évade, le 23 décembre 1942, grâce à un coup de main d'un commando de Combat et l'aide de sa fille Mireille. Épuisée, mais toujours aussi déterminée, elle se réfugie chez les parents de Danielle Gouze, future Danielle Mitterrand, à Cluny, en Bourgogne. On lui propose de rejoindre Londres. Elle refuse. Le rendez-vous de Macon du 28 mai 1943 est le rendez-vous de trop. La Gestapo l'attend. Direction fort Montluc à Lyon, puis Fresnes où elle est incarcérée le 31 mai à 0 h 15. Elle se donne la mort par pendaison cette nuit-là.

Si de Gaulle, alors qu'il la savait d'un autre « camp » la fait Compagnon de la Libération, médaille militaire, Croix de guerre avec palme, médaille de la Résistance avec rosette, c'est parce qu'il en avait compris la valeur et la grandeur. Berty Albrecht est inhumée dans la crypte du Mémorial de la France combattante au Mont-Valérien. ■

Dominique Missika
historienne

Le général Maurice Henry

Quatre fois blessé durant la Seconde Guerre mondiale, le général Maurice Henry, 93 ans, a participé à la libération de l'Italie, en 1944, avec les troupes du général Juin. Il revient sur son engagement et relate l'action du groupe dont il avait la responsabilité en tant que lieutenant.



© Général Henry

Que faisiez-vous au mois de juin 1940 ?

Je suis sorti à vingt ans de Saint-Cyr le 1^{er} septembre 1939, avec le grade de sous-lieutenant, et j'ai eu pour mission de diriger une section d'infanterie de soldats originaires du Nord de la France, des « Chtis » que je ne comprenais pas. Il m'aura fallu 6 mois environ pour décrypter ce qu'ils disaient ! Nous avons été engagés aux alentours de Dunkerque, où j'ai été blessé le 30 mai 1940. J'ai été hospitalisé à Zuydcoote. Nous avons été bombardés par l'artillerie allemande et j'ai été fait prisonnier par les Allemands qui nous ont évacués sur la baie de Somme, à l'hôpital Royal Picardie. Puis j'ai été transféré à l'hôpital belge de Charleroi avec une quarantaine de soldats et une quinzaine d'officiers. Nous occupions toute une aile de l'hôpital. J'étais bien décidé à m'évader ! Ce que j'ai fait grâce à un soldat qui m'a donné de faux papiers d'identité avec, dessus, la signature de la Kommandantur. Après quelques jours de captivité, je me suis donc enfui. Après maintes péripéties, j'ai réussi à rejoindre Montauban où mes parents habitaient. Et là, j'ai repris du service dans l'armée française.

Que s'est-il passé ensuite ?

J'ai demandé à mes supérieurs la possibilité de rejoindre l'armée en Afrique du Nord. J'ai été affecté au 4^e régiment des tirailleurs Marocains (RTM) à la garnison de Taza. Les Américains ont fait courir le bruit que tout débarquement sur les côtes du Maroc était impossible, de novembre à mars. De sorte que

le 1^{er} novembre 1942, mon bataillon est parti en « perm » ce qui m'a permis de rejoindre mes parents à Montauban. Et c'est chez eux que j'ai appris l'opération Torch en novembre 1942 ! Nous n'en avons pas été informés. Quelques mois plus tard, en juillet 1943, j'ai décidé de retourner en Afrique du Nord par l'Espagne. J'ai trouvé une filière et, avec mes guides, nous avons traversé à pied les Pyrénées, par la brèche de Roland. Arrivé en Espagne, j'ai été arrêté par des gardes civils et emprisonné, un mois durant, à la prison de Barbastro, dans une grande chambrée où se trouvaient 80 autres prisonniers français. Puis nous avons été emmenés dans un camp de la province de Burgos, avec trois mille prisonniers de toutes nationalités. Nous avons ensuite été transférés à Madrid. Plus tard, le gouvernement d'Alger nous a fait libérer et je suis parti avec un train complet de prisonniers français pour le Maroc. Nous avons débarqué à Casablanca, d'où j'ai regagné Taza. Ce n'est que quelques semaines plus tard que j'ai rejoint mon régiment marocain en Italie, lors de l'offensive des Alliés.

Où et quand avez-vous été engagé ?

J'ai débarqué à Naples le 1^{er} janvier 1944. C'était le jour de l'an et nous avons été salués par les tirs américains. Je faisais partie d'un détachement de renfort pour la 2^e division de l'infanterie marocaine de l'armée du général Juin. Nous avons stationné dans une bourgade et j'ai rejoint le régiment dans les Abruzzes. J'étais chef d'une section de voltigeurs,

unités conçues pour des assauts qui peuvent se terminer au corps à corps, à la baïonnette. J'avais 35 hommes sous ma responsabilité. Après quelques échanges de tirs avec les Allemands, nous avons attaqué leurs positions, des nuits et des jours durant. Notre armement américain était composé de fusils semi automatiques, de pistolets mitrailleurs, de mortiers de 60, 80 et 120 et de mitrailleuses. Nous avons eu des pertes et, le 27 janvier, j'ai été blessé par une grenade. Les Allemands nous attaquaient durement. J'ai été transporté par des brancardiers jusqu'à l'hôpital français du nord de Naples. Une marche durant laquelle nous avons été pilonnés par des mortiers allemands. Puis j'ai été évacué à Alger pendant un mois, avant de retourner à Naples. Je suis arrivé à Rome quand la ville était occupée par les Français. Les pancartes étaient écrites en français ! Le contraire de Paris où elles l'étaient en allemand !

Quel souvenir gardez-vous du général Juin ?

Je ne l'ai pas côtoyé personnellement même si je l'ai souvent aperçu. C'était un grand stratège. Pour moi, il est le plus grand militaire français du XX^e siècle. Sa tactique, qui consistait à attaquer les Allemands par les hauteurs, était très judicieuse. L'ouverture de la route de Rome, c'est lui. Et rappelons-nous aussi que c'est le 4^e régiment des tirailleurs marocains du général Juin qui, en franchissant le Rhin, est entré le premier en Allemagne. En outre, c'était aussi un homme très humain. ■